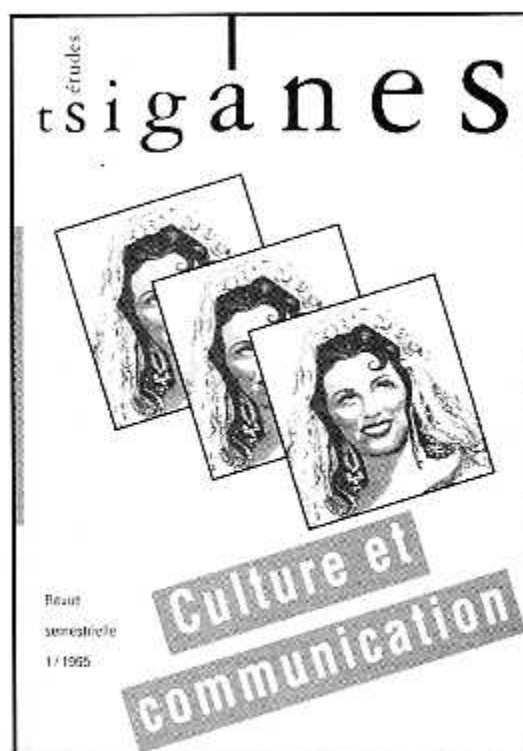


Etudes tsiganes
n° 5
1995



Manteau d'Arlequin

Bernard Provot

A presque mi-hauteur de la tour de 15 étages, le surplomb sur la dizaine de caravanes étalées depuis un mois sur une friche, entre école et hôtel, sans autre effet d'environnement que celui de leur présence, prête à l'affût. Par habitude, le regard jauge et apprécie l'alignement, le semblant de cercle ou de carré, l'éparpillement, la position éphémère des voitures dessinant, selon les besoins familiaux, des espaces de plus grande intimité, puis saute, sociologie oblige, sur la façon dont l'espace est organisé, occupé, pour finalement ne retenir que celle dont chacun des résidents jongle avec l'ombre et le soleil, en cette période de grande chaleur.

Il fut d'autres temps, ceux-là de regard horizontal, apte à saisir les unes après les autres les caravanes, comme autant d'écrans blancs, reflets des bruits et des rythmes quotidiens, miroir sans tain d'une vie collective plus imposée que souhaitée.

“Un matin, la vision inénarrable d'un camion fatigué, dont les côtés s'ornaient, sur deux hauteurs, de lucarnes découpées à la cisaille. S'y encadraient des visages d'enfants qui me dévisageaient avec la même curiosité que la mienne à les regarder.” (*Etudes tsiganes* n°2/1983)

L'ignorance, alors, de l'au-delà du contexte local a limité l'ébahissement à

cette tacite curiosité. La connaissance ensuite, des biens immobiliers de ce groupe familial. Rien que de très naturel.. Mais à l'époque, sans repères précis des modes d'organisation interne, qu'en serait-il advenu, le sachant, et du regard et du jugement ?

Sur quelles pièces du puzzle se seraient-ils accrochés ? Sans doute sur celle maîtresse qui témoigne et symbolise à la fois l'état de transition et de stabilité, celle dont on attend le message espéré !

L'opération de rénovation de ce qui avait été dans un temps plus lointain un petit pavillon de banlieue avait traîné en longueur. Un an, deux ans, peut-être. Mais enfin, c'était fait.

La rue et sa rangée de maisonnettes, autrefois adossées à un arrière plan de jardin et de taillis, s'allongeait désormais à l'ombre d'un collectif social, à présence massive de populations immigrées et issues.

L'entrée cours du pavillon lui fait face. La caravane est bien là, au-devant de laquelle on s'assied, qui sur le marchepied, qui sur une chaise, un fauteuil ou sur le coin d'herbe.

Ce sont des retrouvailles, après plus d'un an : *"Me voilà un gadgo !"*

La voix est trop forte. Visite de la maison. Une pièce "fourre-tout". Autrefois (quelques mois) dessous les caravanes et un tas, un peu à l'écart. Une autre pièce : la galerie aux bibelots, quelques meubles *"pour recevoir, comme dans les bureaux"*.

Retour au dehors. Questions pour ne rien dire : la relation de voisinage (bien d'un côté, moins bien de l'autre), la pelouse les arbres et les plantes. Il faudra entretenir, penser à ...oui, oui... les HLM ? Il y a du bruit, tard dans la nuit. Mais rien de cela n'a vraiment d'importance. De la rue, l'anonymat de la numérotation prévaut.

Retour au passé. La parole est moins haute, moins longue. Des flashes. Il y a un an : les parents (eux-mêmes), une fille, un gendre, des petits enfants. Deux caravanes, une camionnette, une caravane ; le stationnement est toléré le temps de la rénovation. Mais pour le paysage, les voisins, les forces de l'ordre, pour les gens qui vont et viennent, il est de trop.

Ainsi exposé au regard, sur ce terrain sans affectation précise où subsiste encore une ruine de ce qui fut un café, en soubassement d'un pont à fort trafic, il faut entrer dans la ligne des voitures, se fondre dans le cercle imaginaire mais bien réel de ce lieu usagé, c'est-à-dire de ce lieu habité, intime, dont l'au-delà est exclu, comme n'existant pas. Le bruit même des voitures est comme filtré. Curieusement, l'impression que le pavillon, dans l'alignement du trottoir, ne porte pas de la même manière la densité familiale, ni la connivence implicite de ceux qui, censés savoir, sont du dedans.

L'intériorité suggérée ici évoque la vie familiale, ménagère, de cuisine et de linge, de lavage et de nettoyage. Les femmes vaquent à leurs affaires, indifférentes qui, en bas du pont, au regard des autres, qui devant les HLM, aux rangées verticales de leurs oeillères. Hors zones.

Un univers prend forme, là, sous les yeux de tous, par l'existence mythique d'un intérieur décroissant ; les caravanes, les fauteuils, la gazinière, les animaux, les voitures, le linge. Jeux de dominos dont l'agencement se refait à la mesure des mouvements de l'ensemble.

Quant au pavillon, celui de la rue, il empile, il garde, comme "un fourretout". La table et les sièges inanimés y attendent l'hypothétique visiteur, aussi immobiles que les murs qui les abritent.

Chaque fois qu'il est donné l'occasion d'emprunter cet itinéraire, tard le soir, ou plus tôt, dans la soirée, les jours d'hiver, parce que la nuit tombe vite, le pavillon apparaît comme un paquebot illuminé, celui-là même de Fellini, des dernières séquences ou presque d'un de ses plus célèbres films.

Le contraste est frappant. Tout alentour, les pavillons de cette banlieue sont aveugles derrière leurs volets clos. Seul, ce pavillon faisant angle est éclairé. Au rez-de-chaussée, les fenêtres sont encadrées chacune par des doubles appliques, que les voilures ne dissimulent pas. Au premier étage, les fenêtres mansardées sont pareillement illuminées, sans retenues. Deux lampadaires de terrasse complètent le tout.

La maison vit. Cela se voit. Elle vit tard. Des visiteurs sont arrivés. D'autres, sans doute, sont attendus. De toute façon, cet éclairage, toutes ces lumières invitent à aller voir ce qu'il s'y passe, annoncent que le lieu est fait pour recevoir, accueillir, échanger. De toute évidence, la manière dont ses hôtes réagissent laisse entendre une longue accoutumance au construit. A l'encontre des Manouches de la rue, eux, les Roms ne sont pas "entrés en maison" comme on entre en religion, assujettis à une obligation respectueuse d'usage dont le sens n'est pas intégré; ici, un salon pour parler, là, une salle à recevoir "*comme celle dans laquelle les "gadje" nous recevaient*".

Mais l'une et l'autre partagent en commun d'être mitoyennes, non de pavillons habités par des Roms ou des Manouches, mais par des "gadje". Les relations de voisinage étant, d'une manière générale, assujetties aux aléas des humeurs de chacun, cette mitoyenneté n'est ni plus ni moins, celle du commun, "*d'un côté ça va, de l'autre, ça accroche*".

Cette dispersion dans la ville, et à une moindre échelle, dans le quartier, génère quelques remarquables efforts de comportement, plus manifestes chez ces Manouches que chez ces Roms. La fluidité de l'échange que la vie communautaire engendrait, que l'entre-soi autorisait et que la vie itinérante sublimait, s'exerce en milieu urbain sur un registre plus condensé et davantage ponctualisé.

Les Roms de la banlieue, pourtant s'en sont accommodés : l'habitat sédentaire n'a entamé en rien leur capacité à être dans le monde en sa totalité ni celle de se perpétuer.

Dès lors, peut-on penser que le mode d'habitat fixe constitue, à l'égal de l'habitat mobile, un vecteur transitoire, temporaire à l'échelle du temps tzigane, mais sans qu'il ne mette fin pour autant, aux échanges et à la circula-

tion des personnes et des parlers, vécus sur le mode linéaire, infini, ignorant des apparences matérielles.

En témoigne, versant du solide pavillon de cette même banlieue, une baraque datant de l'immédiat après-guerre. L'eau et le vent s'y engouffrent, pans entiers de cloisons arrachées. Jamais ce taudis ne fut un obstacle aux échanges.

Mais la distribution spatiale éclatée des lieux d'habitat, le relatif éparpillement des pavillons rendent d'autant plus visibles et plus sensibles les mouvements d'échanges qu'ils se déroulent selon des rythmes qui ne sont pas ceux de l'échange social commun, ou en décalage.

Dans cet exercice, les Manouches montrent encore une certaine timidité d'usage. Le clos les met mal à l'aise : *"Je suis devenu un gadgo."* Il leur manque l'investissement communautaire des lieux et sans doute l'affect collectif, ce climat particulier qui tient à la fois du contrôle et de l'assurance.

Ils sont seuls en attente de l'accommodation des lieux aux usages manouches. Il y a longtemps que de leur côté les Roms ont désinvesti le bâti d'imprégnation identitaire. Ils n'en sont pas moins Roms, conciliant l'espace du dedans -leur territoire- et l'espace du dehors -non tzigane-.

Du centre ville, il faut prendre la rue puis le chemin au bout du quartier et continuer encore sur 3 km entre prés et voies ferrées et finir en cul de sac sur le lieu des Manouches.

De la déviation, en cet endroit encaissé, on a peine à percevoir en haut du talus les quelques caravanes.

Mais du chemin de fer, pas encore TGV, on a tout loisir, si peu que l'on tienne l'oeil collé à la vitre, d'apprécier l'approche, le dépassement et l'éloignement de ce collectif bringuebalant au même plan et à portée de bruit des voyageurs Paris - Limoges. Le campement demeure sur place comme cloué, point fixe sur un horizon qui dévide son réseau de voie de communication. Vision de carte postale.

Le chemin de fer, encore. Le haut talus ferroviaire traverse, en le coupant en deux, l'amas hétéroclite des pavillons, jardins et carrefour qui forment la ville. Le terrain de stationnement collectif aligne sur 2 rangées en vis-à-vis, les 20 ou 25 caravanes légalement et réglementairement admises. Des bandes de gamins s'essaient inutilement à briser l'ordonnancement par quelques jeux désordonnés.

Le chemin de fer, toujours. Pour empêcher sans doute que le terrain, tout neuf, ne bascule sur la voie ferrée (mais les motifs sont tout autres) une clôture aveugle préfabriquée -suffisamment haute pour marquer l'interdit mais insuffisante pour parer aux tours d'adresses des enfants- remplace l'épais taillis qui jusqu'alors talutait la voie.

Du fer, du béton, du bruit : lieu de passage et de séjour qui se serait si bien accommodé d'un peu d'environnement paysager. Fausse note architecturale.

De nouveau, la voie. En contrebas, un bulldozer avait égratigné la terre, la

repoussant en talus. Une couche gravillonneuse avait été étalée autour d'un bloc sanitaire. C'est un lieu d'accueil officiel, fréquemment cité par les politiques et les élus locaux. La moindre pluie accentue les ornières. Les talus endiguent. Cinq mois après son ouverture, ne reste de l'édicule que quelques pans. La robinetterie a disparu. Or, loin d'ouvrir le débat sur les mauvaises conditions d'accueil qui leur sont faites, le refus des familles à les accepter, que les dégradations manifestent, renforce les préjugés à leur égard. Ont-elles délibérément choisi ces lieux, obéissent-elles à une obligation contractuelle, comme autant de tableaux vivants "Le chemin de fer et son folklore" ? Il est possible de multiplier par 20 ou par 50 ces localisations au long des voies ferrées.

Les voyageurs s'en accommodent, disent certains ; c'est un scandale, selon d'autres. L'interstitiel, voilà le vrai, surenchérissement quelques uns, prompts à caser sur ces délaissés de territoire, au gré des possibilités foncières et sans doute des trouvailles logistiques des aménageurs locaux, une population qui n'en peut plus d'attendre de la société une attention plus amène.

De nouveau, la mitoyenneté collective s'engorge : une population tantôt itinérante, tantôt fixe, de quelque façon fidèle aux lieux, en dérange une autre, sédentaire et accrochée à ses privilèges d'occupants licites des bourgs et des campagnes. Les rumeurs amplifient l'impact du phénomène : ici, la population itinérante est accusée d'envahir villes et communes, en s'arrogeant le droit de stationner où bon lui semble, au mépris des règles de bonne conduite sociale. Là, la population sédentaire montre du doigt et l'habitat en miettes et la trop voyante opulence, et elle s'interroge sur la capacité de ces occupants à participer aux enjeux de société, au vu de leurs comportements sur les terrains de stationnement et en pavillons, glosant sur la responsabilité qui leur échoit de leur échec social, confortant le procès sous-jacent qui leur est fait de n'être pas en capacité de citoyenneté.

Comment d'ailleurs solliciter leur participation, s'interroge-on. Sitôt parqués en des sites choisis, les voici en quête de pavillons qu'aussitôt obtenus, ils délaissent pour la mobilité : pièces rapportées sur l'échiquier social ou objet de diversion régulée, la caravane d'un côté, le pavillon de l'autre, paraissent d'autant plus ressortir du manteau d'Arlequin qu'on ne connaît bien de lui, que cet oripeau aux multiples pièces, tantôt belles et alléchantes, tantôt criardes et repoussantes, sans qu'il soit possible de le réduire aux unes ou aux autres.

Il n'empêche que ces Manouches et ces Roms, tel Arlequin dans son costume bariolé, ont su et savent maintenir, à l'encontre de tout jugement de valeur, une cohérence dans la recherche d'un compromis social, tout en manifestant par ailleurs des capacités de résistance que beaucoup pourrait leur envier.

Le manteau s'effiloche, peut-être y manque-t-il quelques pièces ; mais Arlequin ne s'en offusque pas pour autant.